Charles-Joseph Gigandet

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **19 (1913)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

† CHARLES-JOSEPH GIGANDET

PAR

VIRGILE ROSSEL

Une vie discrète, laborieuse et féconde vient de s'éteindre. De longues années de souffrance l'avaient prématurément brisée. Mais l'esprit était demeuré ouvert à tous les problèmes et le cœur restait chaud pour toutes les affections de la famille et de l'amitié. Cloué dans son lit de douleur, celui qui n'est plus supportait avec une admirable sérénité un martyre désespérant. Il se plaignait à peine, lorsque la maladie le torturait, et, dans les heures de relative accalmie, son bon sourire éclairait le noble visage que nous ne reverrons plus. La présence, à son chevet, de la plus dévouée et de la plus tendre des compagnes, les fréquentes visites de quelques intimes, la lecture et la méditation l'aidaient à subir son supplice avec la stoïque résignation du sage. Même pendant ses dernières semaines, il nourrissait encore des espoirs, il caressait encore des projets que la mort a brusquement détruits. Il s'est endormi, le 5 décembre 1913, doucement.

Charles-Joseph Gigandet naquit à Vendlincourt, le 27 février 1855. Il eut une jeunesse difficile. N'ayant pas d'autres ressources que son intelligence et sa volonté, il entre à l'Ecole normale de Porrentruy. La carrière de l'enseignement l'attire et l'on peut affirmer que rarement vocation de pédagogue fut plus évidente que la sienne. Il avait le génie de sa future profession comme il en avait l'amour. J'appris à le connaître en 1871. Il était quelque peu mon aîné. Je le vois avec sa jolie figure éveillée, sa petite taille râblée, son allure décidée d'adoles-

cent qui est trop bien armé pour avoir peur de la vie. Il passa comme en se jouant son examen d'instituteur primaire. Mais il avait de l'ambition. Dès qu'il eut réalisé quelques économies, il se prépara vivement au diplôme secondaire. Après avoir été quelque temps maître au progymnase de Delémont, il résolut de s'expatrier. Dès 1880, nous le retrouvons en Hollande, à Groningue, puis à Rotterdam. Et ses élèves, et ses collègues ne l'oublièrent pas, après qu'il fut retourné au pays. A force de persévérant travail, il conquit une situation très enviable. Il était entouré de l'estime et de la sympathie générales.

Mais il ne se contentait pas d'être un excellent professeur aux sûres méthodes, au solide savoir. Non seulement il parla bientôt et il écrivit le hollandais comme sa langue maternelle, il voulut compléter son riche bagage de connaissances, étudia l'allemand, se mit au latin et au grec, se lança dans la philologie romane. Il était, à la lettre, un puits de science. Si modeste, malgré tout, si réservé, si désireux d'être et non point de paraître.

Un jour, le *Démocrate* inséra, sous la signature de Jean Bron, des articles de critique littéraire si remarquables de style et de pensée, qu'on crut pouvoir les attribuer à quelque collaborateur parisien du journal. Seule la rédaction aurait pu dire que le véritable nom de Jean Bron était Charles-Joseph Gigandet. Puis, sous les initiales G. W., ce furent des essais de biographie jurassienne. Pourquoi ne les a-t-on pas réunis en volume ? Ne les recueillerons-nous pas, au moins, dans les *Actes* de l'Emulation ? Sur les Tavannes, sur Pierre Mathieu, sur Béguelin, etc., Gigandet a laissé cent ou deux cents pages définitives par l'étendue de l'érudition comme par la nerveuse sobriété de la forme. C'était neuf, alerte et fort. G. W., d'une retenue égale à celle de Jean Bron, garda le plus impénétrable anonymat.

Gigandet, quelque attaché qu'il fût à la Hollande, eut de la nostalgie. Il était trop Suisse par toutes les fibres de son être pour n'avoir pas le regret de la patrie. L'idée du retour l'obséda au point qu'il eût échangé les hautes fonctions qu'il occupait contre la place de régent dans la plus humble de nos écoles jurassiennes. Il entra, en 1891, à la Chancellerie d'Etat

du canton de Berne. L'année suivante, il fut mis à la tête du bureau cantonal de traduction. Il s'acquitta des devoirs de sa nouvelle charge avec ce tact, cette application et cette scrupuleuse conscience qui étaient comme un besoin de sa nature.

Je ne sais plus exactement quand il fut appelé à diriger le *National suisse*, de La Chaux-de-Fonds. Trois ans et demi durant, il fit le fiévreux et dur métier de journaliste politique. A cette tâche, vers laquelle il ne semblait pas que son goût le portât, il déploya ses belles qualités de franchise et de vaillance. Le principal organe des radicaux neuchâtelois put être fier d'avoir associé à son œuvre un homme de ce caractère et de ce talent. Mais la presse exige des dons d'improvisateur que ne possédait pas Gigandet. Et les soucis de la bataille quotidienne lui pesaient. Il saisit la première occasion qui lui fut offerte de reprendre une existence moins agitée. Il revint dans son bureau de la Chancellerie d'Etat. En 1902, le Conseil fédéral le choisit comme successeur de M. Georges Wagnière au poste de IIe vice-chancelier de la Confédération.

Nos autorités avaient eu la main particulièrement heureuse. La besogne du vice-chancelier consistait essentiellement à modérer, sinon à empêcher les méfaits d'un français administratif qui sévissait déplorablement au Palais. Gigandet revoyait à peu près toutes les traductions qui sortaient des divers départements, et il lui arrivait même de les refaire. Il n'admettait aucun laisser-aller, il ne tolérait aucune défaillance. Sans être un pédant, il était un méticuleux. Et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que le contrôle de Gigandet s'exerçait aussi rigoureusement que celui de M. Wagnière sur les numéros de la *Feuille fédérale*. Tous les textes français des lois élaborées de 1902 à 1908 ont été revus par lui, et quiconque les a pratiqués un peu y reconnaît la trace de ce grammairien et de ce linguiste accompli ; il serait injuste, notamment, de ne pas dire tout ce que lui doit la traduction du Code civil suisse. Hélas ! il s'usait et il s'épuisait à cet ingrat et terrible labeur, car il avait comme le mépris du repos et comme le fanatisme de ses responsabilités. Il ne profitait plus même de ses brèves vacances. Ceux qui l'aimaient l'avertissaient en vain, le suppliaient en vain de se ménager. Et ses supérieurs, qui se joignaient à nous, n'avaient pas plus de succès.

Dans le courant de l'hiver 1908, il dut se rendre à la cruelle évidence que ses forces le trahissaient. Il lutta un mois, deux mois. Il fut vaincu.

La maladie s'acharna sur lui. Une paralysie progressive se déclara. Et, dès le printemps de 1908, il ne quitta plus sa chambre. Bien qu'il eût des crises d'atroces souffrances, il ne cessait pas de travailler. Il avait publié la première partie du *Journal de Guélat*. Préface et notes, tout est de lui, bien qu'il n'ait rien signé. Il préparait lentement, avec des soins infinis, la deuxième partie de ces mémoires ; il n'aura pas eu la joie d'en corriger les épreuves.

Ceux qui l'ont approché pendant ses dernières années savent quelle âme il y avait en lui. Il était un bienveillant et un enthousiaste. La médisance n'a jamais effleuré ses lèvres. Et avec quel intérêt passionné il suivait jusqu'aux moindres incidents de la vie jurassienne ! Comme il se plaisait à les commenter, et avec quelle tristesse il les jugeait parfois ! Son vœu le plus cher eût été que ses compatriotes écoutassent le conseil de Xavier Stockmar :

Unissez-vous, fils de la Rauracie
Et donnez-vous la main !

S'il était un Bernois fidèle, parce qu'il n'ignorait rien de notre histoire, il était surtout un Jurassien ardent, et nos luttes fratricides le désolaient.

Il n'est plus, notre loyal et précieux ami. Nous n'osons pas songer à tout ce que nous avons perdu en le perdant. Faut-il donc que les meilleurs s'en aillent ainsi, avant d'avoir tout donné de leur intelligence et de leur cœur ? Le souvenir de ce mort ne mourra qu'avec nous.